Malgaigne.

Coup d'œil sur la médecine et la chirurgie en Pologne durant la dernière révolution.

H
XL
IV
32.

1832.

H. XLIV. 32

COUP-D'OEIL
SUR LA MÉDECINE
ET LA CHIRURGIE
EN POLOGNE,
DURANT LA DERNIÈRE RÉVOLUTION ;

PAR J.-F. MALGAIGNE, de Charmes,

Docteur en médecine de la Faculté de Paris, décoré de la croix d'or du Mérite militaire de Pologne, ex-médecin de division dans l'armée polonaise, membre de la Société médicale d'Émulation et de la Société Anatomique de Paris, de la Société royale d'Émulation des Vosges, etc.

PARIS.

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE,

FAUBOURG MONTMARTRE, N° 11.

1832.

Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Wellcome Library

https://archive.org/details/b3038073x

COUP-D'OEIL
SUR LA MÉDECINE
ET LA CHIRURGIE
EN POLOGNE.

Lorsque la révolution éclata en Pologne, et qu'il s'agit d'y organiser la résistance nationale, le service de santé de l'armée se trouva dès les premiers combats dans une pénurie d'hommes déplorable ; un simple exposé de l'état des choses antérieur et des institutions médicales en Pologne en fera aisément comprendre les raisons.

Malgré les efforts de Pierre-le-Grand et de ses successeurs, la Russie n'a jamais pu trouver dans son sein assez de médecins pour satisfaire aux besoins de ses immenses armées. En temps de paix même, les rangs de la chirurgie militaire sont peuplés de Français et d'Allemands ; et, après tant d'années de repos, la guerre de Turquie a montré encore un vide qu'un appel aux étrangers a seul pu remplir. La Pologne devenue province russe offrait, à peu de chose près, le même spectacle. Toutefois quinze années d'une paix non interrompue avaient donné à l'Académie de Varsovie assez de développement, pour que déjà l'armée et les grandes villes pussent se recruter de médecins indigènes. Aussi, fiers de leur nombre, et non sans crainte de le voir si rapidement augmenter, les médecins polonais avaient formé une sainte ligue contre tout étranger qui eût voulu partager leur clientelle ; il était entouré de chicanes, de vexations, obligé de subir de nouveau ses examens, comme un élève, devant ses concurrens pour juges ; et nous avons connu un docteur français, homme de mérite et de savoir, à qui tant d'obstacles avaient été opposés, qu'il s'était vu contraint d'abandonner la pratique médicale, et de se réfugier dans une chaire de littérature.

Le service médical civil, le service des hôpitaux ordinaires était donc assuré dans les grandes villes ; dans les campagnes, peuplées d'une population misérable, vivant au jour le jour, et n'ayant perdu de l'esclavage pour ainsi dire que le nom, on ne trouvait pas de médecins, à moins que par hasard ils ne fussent attachés à un corps de troupes en cantonnement, ou à quelque grand propriétaire.

Au-dessous de la classe des médecins docteurs, riches accapareurs de la haute clientelle, se présentaient deux réserves : d'une part les étudians en médecine, dont le nombre ne dépassait pas une centaine ; puis la classe des *felchers* ou barbiers-chirurgiens du pays. Car dans les sommités du doctorat, il était rare de rencontrer des hommes capables d'opérer ; la chirurgie n'a pour ainsi dire pas de nom en Pologne. Quelques faits caractéristiques montreront mieux l'état d'abaissement et d'abandon de cette partie de l'art. Le chef du service de santé militaire était un professeur en médecine, n'ayant jamais manié un couteau de sa vie ; le chef de la section de médecine de la commission ministérielle de la guerre, chargé de faire les achats d'instrumens, ne put pas un jour m'en expliquer l'usage ; les chirurgiens militaires ne portent qu'un nom commun, *lekarz*, médecin ; et quand la première ambulance se

présenta au conseil de santé, sous le titre de chirurgiens français, on leur dit : Vous êtes donc des Felchers ?

Quant à l'armée, composée sous Constantin de 35 à 38,000 hommes, elle avait assez de médecins pour la paix ; mais leur nombre devait déjà se trouver insuffisant en cas de guerre ; et comme la médecine civile, elle comptait peu d'opérateurs.

C'était avec ces élémens qu'il s'agissait de compléter un service de chirurgie pour une armée que le rappel des vétérans avait élevé d'abord à 60,000 hommes, et que les levées ultérieures portèrent à plus de 100,000 h. La bataille de Grochow peupla les hôpitaux de Varsovie ; ce fut alors qu'on s'aperçut combien les ressources que l'on avait étaient faibles ; et plusieurs sur lesquelles on comptait vinrent encore à manquer.

L'école de médecine était déserte. Ces jeunes gens, l'espoir de la science et de la patrie, n'avaient point voulu rester derrière les bataillons. Ils se battaient au premier rang pour la révolution qu'ils avaient faite. Cet enthousiasme guerrier, cette ardeur de gloire et de vengeance, eurent même des imitateurs placés plus haut ; on nous cita le docteur Marcinkowski de Posen, qui avait abandonné son pays et sa clientelle, et vendu ses biens pour aller au secours de la patrie soulevée; il avait gagné à Grochow les épaulettes de capitaine. Le généralissime le fit sommer de se rendre près des blessés, il obéit, alla remplir ses devoirs de chirurgien, et quand les blessés purent se passer de lui, il reparut à la tête de sa compagnie.

On avait cru pouvoir compter sur le patriotisme des médecins de Varsovie ; un grand nombre manqua au plus saint des devoirs. Ce fut alors que les cris de colère, lancés par les journaux polonais, retentirent dans toute l'Europe ; la Pologne appela des étrangers au secours de ses enfans, délaissés par leurs compatriotes. Cet appel solennel eut des échos. Il vint des chirurgiens de Wilna ; les professeurs de Cracovie accoururent, suivis de leurs élèves, et bientôt toutes les parties du monde civilisé fournirent leur contingent à cette œuvre d'humanité et de gloire. Sur plus de 100 médecins et chirurgiens étrangers, on put compter un Américain, trois Hongrois, un Moravien, plusieurs Italiens, des Autrichiens, des Prussiens, des Hanovriens, un Hessois, plusieurs Bavarois, des Danois, des Suédois, douze Anglais, dont quelques-uns avaient déjà servi en Grèce sous un drapeau d'indépendance ; il arriva même quelques médecins russes ; enfin plus de soixante médecins et chirurgiens français. Que l'on nous passe un mouvement d'orgueil, à nous Français, nous surpassions en nombre tous les autres. Tous les départemens n'avaient point également concouru à cette noble mission ; les plus nombreux étaient de Paris ; après Paris venait la Lorraine. Ce sont aussi les médecins français qui, même proportionnellement, ont payé plus cher leur dévouement à la Pologne ; sur soixante environ que nous étions, onze, à notre connaissance, sont morts ; et la France n'a pas encore revu tous les autres.

Tandis que les divers détachemens de chirurgiens accouraient par toutes les routes de l'Europe, arrêtées au passage principalement par la police prussienne, un autre fléau aussi terrible que la guerre venait augmenter la détresse de la Pologne. Le premier mai, 12,600 blessés et cholériques emplissaient, à Varsovie, vingt-quatre hôpitaux, dont plusieurs contenaient plus de 3,000 malades ; et dans ces

hôpitaux le choléra seul emportait 150 malades par jour. M. l'abbé Lubienski, placé à la tête de cette administration dans ces circonstances difficiles, travaillait sans relâche, veillant sur tout, se multipliant partout ; c'est à lui principalement que les blessés et les malades de Varsovie doivent une éternelle reconnaissance.

Les médecins civils avaient aussi dégourdi leur zèle patriotique. A l'approche de ce déluge de médecins étrangers, ils tremblèrent d'une concurrence qu'ils ne pouvaient plus éviter, et ils se mêlèrent activement de la chose publique. Toutes les administrations, toutes les places dans les hôpitaux s'en trouvèrent peuplées ; et quand nous arrivâmes en hâte, après avoir voyagé jour et nuit, craignant uniquement de venir trop tard, c'est à peine si nous pûmes obtenir quelques sections d'hôpital, quelques places dans l'armée, puisqu'enfin ils n'avaient pu tout occuper.

Il n'entre point dans mon dessein de détailler toutes les petites tracasseries que nous suscitèrent certaines administrations, encore toutes garnies de créatures du gouvernement russe. Une ambulance française fut un mois avant d'obtenir des moyens de transport pour se rendre à l'armée, et cependant le médecin en chef, dès les premiers jours, avait écrit pour hâter notre départ. Au bout du mois on se battit à Ostrolenka ; ce carnage épouvantable contraignit enfin à utiliser des chirurgiens, qu'on avait jusque-là retenus et comme enchaînés dans une inaction forcée (1).

Je dirai donc tout de suite comment était distribué le service de santé dans les hôpitaux et dans l'armée.

Il y avait dans les hôpitaux, un directeur, pris parmi les médecins, jouissant du rang de médecin de division; ses fonctions revenaient à peu près à celles d'administrateur en chef. C'était lui qui réglait et inspectait le service ; le plus souvent il n'en faisait pas lui-même. Au-dessous de lui, des médecins ordonnateurs, chefs de chaque service, quelquefois des médecins adjudans, faisant à peu près fonctions d'internes ; puis les felchers chargés des pansemens, des saignées, des clystères, et même au besoin faisant la barbe aux médecins supérieurs. Ces felchers avaient rang de sous-officiers, et étaient eux-mêmes divisés en felchers stary, ou anciens, rang de sergent-major, et en felschers simples, rang de sergens ou caporaux.

Tout ce service des hôpitaux relevait à la fois, pour l'administration et le personnel, du directeur des hôpitaux, du conseil de santé et de la commission de guerre. Cette trinité de pouvoirs, dont les fonctions mal divisées servaient à merveille les jalousies et les empiétemens réciproques, mettait une confusion souvent déplorable dans le service. Pour remédier à cet inconvénient, le gouvernement ne crut pouvoir mieux faire, dès que M. Antommarchi fut à sa disposition, que de créer pour lui un quatrième pouvoir, ayant sur les autres l'inspection et la main haute, toutefois avec des restrictions. Il en résulta une chose facile à prévoir,

---

(1) Cette mauvaise volonté de l'administration trouve à s'exercer sur des sujets plus importans. Aussitôt après la bataille d'Ostrolenka, j'ai couru dans Varsovie avec un aide-de-camp de Skrynecki, envoyé pour réclamer des vivres, que depuis plusieurs jours, malgré les instances du généralissime, on négligeait d'envoyer à cette armée, qui se battait.

c'est que les trois puissances du second ordre se réunirent contre l'ennemi commun, et finirent par le renverser, ce qui ne diminua pas le désordre.

Pour l'armée, nous avions un médecin en chef, M. Kaczkowski, savant professeur et praticien estimé, rempli de zèle et d'intentions excellentes, mais qui malheureusement ne connaissait ni la chirurgie ni le service militaire. Il fit pour améliorer l'état du service tout ce qu'il lui fut possible de faire, et contrecarré dans presque toutes ses démarches par les chefs de bureau du ministère de la guerre, plus jaloux de le renverser que de le seconder, il fut quelquefois obligé de réclamer l'appui du généralissime. Les bureaux et le médecin en chef, constituaient aussi deux pouvoirs rivaux, régissant le même service, et ne pouvant jamais s'entendre. Enfin, ce qui paraîtra surprenant, c'est que le médecin en chef de l'armée n'avait aucun pouvoir, même d'inspection, sur les hôpitaux militaires où il envoyait ses blessés. On essaya plusieurs fois, et M. Antommarchi entr'autres, de débrouiller ce cahos, et d'établir un ordre simple, régulier, analogue à celui que nous avons en France : trop d'intérêts et d'ambitions se trouvaient lésés pour permettre d'y réussir.

Au-dessous du médecin en chef, des médecins de division, et quand plusieurs divisions se détachaient sous un général particulier, chaque médecin divisionnaire agissait à part ; quelques-uns prétendaient régenter les autres, qui à bon droit s'y refusaient ; de là des discussions et des scandales interminables. Vers la fin de la guerre, toutefois, diverses améliorations avaient été conseillées et consenties, et entre autres la création de médecins en chef pour les corps d'armée détachés.

Après les médecins de division, les médecins de régiment. Au-dessous un médecin par chaque bataillon ; puis les inévitables felschers. Parmi eux se trouvaient des femmes ; l'une d'elles reçut même la croix d'argent du mérite militaire, après l'assaut de Varsovie.

La subordination était établie tellement quellement, mais du moins elle était de droit dans cette hiérarchie. En dehors de tous ces pouvoirs, et ne relevant que du médecin en chef, se trouvaient les ambulances divisionnaires, au nombre de sept pour toute l'armée, et qui, quand la division était séparée de l'armée principale, ne savaient plus à qui obéir, quoique tout le monde voulût y commander. Nous fîmes enfin corriger cet abus, et sur la fin de la campagne, chaque ambulance devait recevoir les ordres du médecin divisionnaire.

Certes dans un ordre de choses si bizarre, même quand toutes les volontés eussent été dirigées vers un même but, le service devait souvent très-mal se faire. Que l'on songe à ce qui devait arriver, si tous les liens de la subordination étaient relâchés, les devoirs mal compris, ou même compris et négligés. Or, à l'exception des felchers, à qui l'insubordination coûtait parfois quelques coups de knout, les rangs supérieurs affectaient une indépendance presque sans limites. Je n'en veux citer entre mille qu'un exemple. Le médecin en chef, pour cause de désobéissance, voulut mettre aux arrêts deux médecins inférieurs ; ils refusèrent nettement; il fallut pour les contraindre recourir à l'autorité supérieure du généralissime.

Mais, outre ces causes éternelles de dissensions, le service était en péril par un autre motif bien grave ; je veux parler du mode d'avancement.

A part ceux qui avaient pris leurs grades dans une faculté ou qui pouvaient exhiber des certificats d'étude, la chirurgie militaire se recrutait parmi les felchers. Pour compléter le nombre de ces felchers on avait requis tous les garçons barbiers de Varsovie. Le gouvernement leur donnait une trousse, des lancettes, un sac de peau pour les compresses et la charpie, un habit de sous-officier ; et c'était là un felcher. Au bout d'un certain temps de service, il passait dans les felchers stary, et alors le premier avancement le faisait médecin de bataillon : car l'avancement pour eux n'était pas autre que celui des sous-officiers ordinaires. Aussi quand un felcher stary avait quelques prétentions à monter plus haut, il était risible de le voir, cherchant à manifester par son extérieur un homme considérable ; et nous eûmes souvent sous les yeux cette sorte de comédie. La toilette était plus soignée, les gestes plus fashionables, ils faisaient leur cuisine à part des sous-officiers, prenaient le ton de commandement, si naturel en Pologne, et surtout il fallait de puissantes considérations pour les déterminer à faire encore la barbe. Enfin, le jour fortuné arrivait tôt ou tard, et par décision ministérielle, ils étaient déclarés *très-excellens* (1) *médecins de bataillon.*

Ces médecins de bataillon avaient bientôt leur ancienneté et leurs services à faire valoir ; ils devenaient donc *très-excellens médecins de régiment.* Une anecdote montrera toute la portée de leur science. La chose se passa dans un régiment de ma division, qui avait pour médecin-major un ancien felcher.

Un koscynier (on donnait ce nom aux soldats armés d'une faulx, et par extension à toutes les recrues), pressé probablement par l'appel, ne put si bien mâcher le bœuf coriace qui lui servait de pitance, qu'un énorme morceau ne glissât inaperçu à travers son large pharynx, mais il fut arrêté dans l'œsophage. De là, gène, douleur, puis soif terrible, etc. Il alla trouver le médecin major, et lui fit part de son accident. L'autre, après avoir bien ruminé, se mit tout-à-coup en colère. — Sot ! benêt ! imbécille ! ne pouvais-tu mieux prendre ton temps et mastiquer à ton aise, plutôt que me mettre par ta gloutonnerie en un tel embarras ! — Mais la difficulté n'était point là, le koscynier avouait sa faute. Le médecin commence par lui donner de petits coups dans le dos, puis il essaie de lui faire boire de l'eau, puis par une illumination soudaine, il vient à penser que le beurre, étant plus onctueux, facilitera mieux le glissement du corps étranger. Rien n'y fit pourtant. Alors, reprenant son sang-froid et sa gravité, il renvoie le malade à sa baraque, annonçant que le morceau finira par descendre. Mais le soir vint et le morceau n'était pas descendu. On revient voir le médecin, qui remet sa visite au lendemain. Le lendemain, même état des choses. Le médecin se souvient très à propos que sa femme est à Varsovie, que son fils est indisposé, et il demande au colonel une permission pour quelques jours. Lorsqu'on revint, à midi, réclamer ses secours avec plus d'instance, il était parti.

Le corps étranger fut chassé dans l'estomac au moyen d'une baleine garnie d'éponge, par un des chirurgiens de bataillon, médecin moravien très-instruit, et qui nous raconta l'histoire dans tous ses détails. Eh bien ! ce savant médecin

---

(1) Terme de politesse que l'on met sur l'adresse des lettres, au devant du nom et du titre de la personne, à peu près comme nous écrivons *Monsieur.*

de régiment continua son service avec le même zèle et la même assurance, et à votre retraite de Varsovie, je le rencontrai à Plock, *très-excellent médecin divisionnaire.*

On peut juger de quelle utilité de tels hommes étaient dans une bataille, ou quand l'épidémie venait à sévir avec violence et décimer nos régimens. C'est ici le lieu d'examiner l'état de la médecine et de la chirurgie chez leurs représentans véritables, c'est-à-dire chez les docteurs polonais.

L'étude de la médecine ne se borne pas en général aux ressources qu'offre l'académie de Varsovie. Quoique l'on cite avec honneur plusieurs professeurs, entre autres le professeur d'anatomie, qui a laissé la pratique pour se livrer tout entier à l'étude, la Pologne est trop en dehors de la sphère de progression des sciences, pour que le besoin de voir et de connaître ne s'y fasse pas sentir. Mal satisfait du côté du nord et de l'est, c'est à l'ouest et au midi qu'il s'échappe, et la plupart des médecins de Varsovie ont été élèves de quelque université allemande; plusieurs ont vécu à Paris et entendu nos grands maîtres. Ce qui aidait singulièrement leur ardeur de s'instruire, c'était l'éducation qu'ils recevaient même dans les écoles russes, et qui était beaucoup mieux entendue que la nôtre. Le latin, oublié tout-à-fait aujourd'hui par le peuple, est parlé par les médecins presque comme une langue vivante. L'allemand et le français font partie de toute éducation libérale. J'ai vu le docteur Malcz, l'un des premiers praticiens de Varsovie, soutenir dans ses salles une conversation médicale avec des interlocuteurs allemands, français, anglais, et se jouer des difficultés de ces langues, comme il aurait fait de la langue naturelle. Ainsi peuvent-ils puiser avec avantage dans les livres publiés dans quelque idiôme que ce soit de l'Europe savante; mais la librairie, assez languissante, leur ôte réellement beaucoup de cette ressource. Ils ne dépassent guères l'Allemagne, pour les livres de science; et leur médecine est toute germanique.

Les prescriptions se font en latin, et la pharmacie y joue un grand rôle. En voyant la simplicité de nos formules et la rigueur de notre régime, ils déclarèrent, et je pense qu'ils étaient de bonne foi, que la médecine polonaise était bien au-dessus de la médecine française.

Il y avait bien quelque division à cet égard, car la doctrine physiologique compte quelques sectateurs à Varsovie. Ils sont rares, et cela doit être; peu accoutumés à faire agir le couteau sur le vivant, ils n'ont guère moins de répugnance à le porter sur le cadavre; et tandis que notre médecine semble n'avoir pour base unique que l'anatomie pathologique, la leur ne repose, pour ainsi dire, que sur la matière médicale. Au reste, s'ils nous jugeaient sévèrement, nous leur rendions la pareille.

De vanité, nul médecin n'en manque. Mais en Pologne, comme il s'y mêle une certaine disposition nationale, elle surabonde chez les médecins. Quelques-uns s'emportèrent, hélas! jusqu'à affirmer que tous les docteurs français, avec bien des noms honorables en tête, étaient des ignorans. Un praticien renommé, vantant sa façon de traiter le choléra, ne perdait, disait-il, que quatre malades sur 100. Voici cette méthode précieuse, étayée de la théorie de cette singulière maladie:

A l'autopsie, on trouve le sang altéré, et cette altération paraît provenir d'une

diminution considérable de l'eau qu'il contient dans l'état naturel : ceci s'explique aisément par l'abondance des selles et des vomissemens ; l'absence de tout liquide dans les séreuses, dans les synoviales, dans l'estomac, dans la vessie, complète la preuve. Premier point, l'eau manque dans l'économie.

D'autre part, le froid glacial qui survient démontre que la chaleur est aussi en perte, second point,

Il ne s'agit donc que de rendre à l'économie et de la chaleur et de l'eau ; chose facile : il n'y a qu'à gorger le malade d'eau chaude. Quelquefois on y joignait la saignée, pour désobstruer les vaisseaux et faciliter la circulation.

Malheureusement les autopsies démontrèrent assez inexacts les faits qui forment la pierre angulaire de la théorie ; et l'expérience démentit les beaux résultats annoncés dans la pratique. Une bouffée de choléra ayant soufflé sur l'hôpital Ordinacki, sur une trentaine de malades, l'illustre thérapeute en perdit plus de moitié. Je me hâte d'ajouter qu'il n'en perdait pas plus que les autres.

Je passe à la chirurgie. Il y avait de très-bons praticiens, mais en petit nombre. M. Malcz, que j'ai cité, me montra une fracture du fémur, produite par un coup de feu, et qu'il avait guérie sans raccourcissement notable. Mais quelques hommes de cette trempe mis à part, le reste était tellement médiocre et ignorant, que les médecins voulurent bien avouer que les Français leur étaient supérieurs en chirurgie.

Je fis, durant un mois, le service de chirurgien-ordonnateur à l'hôpital Ordinacki. Les trois quarts des amputés offraient un os en saillie ; moitié des amputés de la jambe avaient subi l'opération près du coude-pied ; les coups de feu existaient sans débridement ; les fractures étaient encore plus maltraitées que tout le reste.

Quelques jours avant la bataille d'Ostrolenka il arriva un convoi de blessés ; l'armée était alors à 12 milles (24 lieues) de Varsovie. J'en reçus plusieurs dans mes salles ; l'un d'eux surtout attira mon attention. Un bandage artistement fait, soutenu par une vingtaine d'épingles, enveloppait le genou et une sorte de moignon de la jambe ; mais ce moignon avait une conformation extraordinaire. Du côté externe, il se terminait en cône, et semblait replié en dehors. L'appareil ôté nous permit de comprendre cet aspect singulier. C'était une énorme amputation, faite par un boulet ; le projectile frappant le genou obliquement en dedans, avait emporté moitié du tibia et laissé le condyle interne du fémur à découvert ; le péroné avait été brisé un peu plus loin, et le membre ainsi coupé en bec de flûte, offrait un énorme lambeau de chairs meurtries, qu'on avait repliées en dehors pour mieux affermir le bandage. En cet état, le blessé avait fait 24 lieues sur des charettes détestables ; il avait une fièvre intense ; la gangrène l'emporta en 48 heures.

On évacua d'un autre service dans le mien un soldat qui avait eu la cuisse traversée de part en part par une balle et le fémur fracturé à la partie moyenne. Il était au 52e jour de sa blessure. La cuisse et la jambe, demi-fléchies, reposant sur le côté externe ; la jambe nue, énormément infiltrée ; à la cuisse deux attelles moins grandes que l'os, l'une située en dehors, l'autre suivant à peu près la direction de l'artère ; au dessous, quelques compresses mises là comme par

hasard ; aucun débridement aux deux trous de la balle ; la cuisse infiltrée comme la jambe, et de plus occupée presque dans toute son étendue par une énorme collection de pus noirâtre et fétide.

Je montrai ce malheureux au directeur et aux médecins du même hôpital ; c'était une chose horrible. Il mourut quelques jours après d'hémorrhagie, la gangrène ayant rompu les vaisseaux.

Ces fractures de cuisse étant assez fréquentes, et la complication de grands abcès ne permettant pas d'employer la flexion, je demandai des attelles de Dessault ; le directeur ne les connaissait même pas. Je fus obligé d'en donner la description par écrit, avec un dessin au trait ; peine perdue d'ailleurs, car je ne pus jamais en obtenir.

Je demandai alors des attelles ordinaires, mais grandes et fortes. Dans tous les hôpitaux de Varsovie et dans le magasin central, que je visitai à cet effet, nous n'en trouvâmes point. En revanche on nous offrait des attelles d'un bois très tendre, de longueur ordinaire, et d'une minceur égale à celle d'une feuille de carton, d'une flexibilité extraordinaire. Toutefois après 15 jours de démarches, j'eus la satisfaction de voir confectionner des attelles plus fortes, et la gloire inespérée de les avoir introduites dans la chirurgie polonaise.

Des faits pareils à ceux que je viens de citer se renouvelant tous les jours, nous mettaient dans une sorte d'irritation toujours croissante. Je m'étais déterminé à adresser un rapport à la commission de la guerre, quand la bataille d'Ostrolenka vint mettre tout en émoi et détourner l'attention du gouvernement de toutes affaires secondaires. Plus tard, M. Pinel, notre collègue, indigné comme nous d'un tel état de choses, saisit un instant plus favorable et adressa au ministre un rapport, qui valut à son auteur la haine de toute la médecine indigène, et contribua toutefois à la suppression de quelques-uns des abus qu'il dénonçait.

L'importance du régime ne paraissait pas généralement bien comprise. On m'amena un soldat à qui un éclat d'obus avait déchiré la partie externe du bras et de l'avant-bras, dans une étendue de près d'un pied en longueur sur plusieurs pouces de largeur. Une grande partie des muscles était enlevée ; le radius était largement découvert et déjà de couleur grisâtre ; une suppuration abondante et fétide découlait de cette large plaie ; une forte fièvre agitait le pouls ; ce blessé recevait la demi-ration d'alimens, et tous les matins la goutte d'eau-de-vie. Deux jours de diète complète améliorèrent sensiblement les choses ; je permis un peu de lait. Le bon directeur de l'hôpital vint faire sa ronde et examina les prescriptions. Je lui montrai en particulier ce malade et lui en fis l'histoire. « Mais, me disait l'excellent homme, avec un sourire tout indulgent, on ne peut pourtant pas vivre avec du lait ! »

Je voulais amputer ce malade, à qui tout présageait une cicatrisation longue, si même elle s'accomplissait jamais, et à qui la perte des muscles ne laissait pas l'espoir de recouvrer les mouvemens de la main. Une consultation fut faite ; comme il remuait un peu le bout des doigts, la majorité décida que l'opération ne serait point pratiquée ; j'ignore ce qu'il est devenu.

Du reste, pour établir l'usage de la diète, nous avions une bien autre lutte à

soutenir avec les malades. Ce n'est pas que nous voulussions leur faire subir la diète française ; l'estomac d'un Russe ou d'un Polonais a d'autres exigences. La soupe au vin, la soupe à la bierre, représentent là le bouillon de veau ou de poulet de nos hôpitaux français. Si l'on donnait à un convalescent la demi-portion sans eau-de-vie (1), on suscitait des réclamations interminables. Ajoutez que ces hommes sont si bien faits à leur médecine, et leur médecine si bien faite pour eux, qu'ils murmuraient si les potions étaient moins abondantes ou plus simples que de coutume. Un jour tous mes blessés dénoncèrent à un inspecteur d'hôpital la conduite des chirurgiens français, qui ne souffraient pas que l'on appliquât sur les plaies ni onguent ni emplâtre.

J'ai dit un mot des résultats d'amputation que je trouvai dans mon service d'hôpital. Les saillies des os s'expliquent d'une part par le régime qu'on fait suivre aux amputés, de l'autre par le procédé qu'emploient les opérateurs. Beaucoup en effet coupaient perpendiculairement jusqu'à l'os, et sciaient dans la même direction. D'autres suivaient les principes admis en France, mais c'était le petit nombre. Pour se rendre maîtres du sang, ils se servaient tout bonnement du garrot, décoré du nom de Tourniquet de campagne ; je ne vis pas sans étonnement l'effroi de de quelques spectateurs d'une amputation de jambe, lorsque fatigué de serrer et de desserrer le garrot, je le jetai bien loin pour mettre le doigt sur l'artère crurale.

Nos procédés opératoires récens étaient presque généralement inconnus. Nous ne trouvâmes pas facilement des chirurgiens qui eussent une idée du procédé de Chopart, pour l'amputation du pied ; celui de M. Lisfranc était chose parfaitement inouïe. Le nom de M. Larrey, bien connu et honoré en Pologne, le doit beaucoup plus aux souvenirs populaires de Napoléon et de la grande armée, qu'aux progrès de la science auxquels il se rattache. J'eus occasion, le premier jour de l'assaut de Varsovie, d'amputer la jambe suivant le procédé de notre illustre maître, à un prisonnier russe pour qui l'amputation de la cuisse était jugée indispensable,

Ainsi se traîne la chirurgie polonaise, dominée et écrasée par la médecine, réduite à peu de chose près à l'état de la chirurgie française sous le régime des barbiers et le despotisme de l'ancienne faculté. Un jeune médecin polonais m'a assuré qu'il n'y avait pas un seul ouvrage de chirurgie indigène ; il y a quelques années qu'un professeur de Varsovie a traduit en langue polonaise la *Nosographie* de M. Richerand.

Dans toute cette revue de la chirurgie polonaise, je n'ai souvenir que de deux choses bonnes peut-être à importer en France. Les bistouris du coutelier Malle, à Varsovie, l'emportent certainement sur ceux de Paris et de Berlin, par la forme, par la pointe, et par la trempe de l'acier. Je dois également des éloges aux felchers, les plus habiles phlébotomistes, peut-être, de l'Europe. Ils pratiquent la saignée d'une façon qui nous frappa d'abord par le côté plaisant, et plus tard par le côté utile. Au lieu de mettre dans la main du malade un étui ou une bande roulée, ils lui font tenir un long bâton, dont le bout appuie à terre, et pour parler sans

(1) L'eau-de-vie polonaise, wodka, faite de grains ou de pommes de terre.

figures, le plus souvent ils se servent à cet effet d'un manche à balai. Il en résulte plusieurs avantages ; le parallélisme des piqûres ne se détruit jamais ; le malade, que la tension du bras fatigue, a un point d'appui solide ; et le chirurgien, libre après avoir donné le coup de lancette, peut user de ses mains, s'il est nécessaire pour remédier aux petits accidens de la saignée. Je ne me rappelle pas avoir vu après ces saignées, de trombus, ni d'ecchymoses, le seul accident qui survient presque toujours, c'est la suppuration de la plaie; la raison palpable en est que le felcher, obligé de supporter les frais du repassage de ses lancettes, ne les fait jamais repasser.

Il me reste à dire un mot de la manière dont les chirurgiens étaient placés pour agir, soit au bivouac, soit en marche, soit un jour de bataille.

Nous partîmes de Brzezin pour nous porter sur Sieldce, au nombre de trois divisions, ayant chacune son médecin en chef ; avec une seule ambulance pour les trois. Les médecins divisionnaires suivaient l'état-major ; les médecins de régiment allaient en tête du régiment ; l'ambulance derrière le corps d'armée, avec les bagages. Comme nous allions en avant, les soldats étaient pleins d'enthousiasme et de vigueur ; ces dispositions offraient peu d'inconvéniens. Mais quand après plusieurs jours de grandes marches la trahison du général Ianskowski nous força à une indigne retraite, le moral du soldât abattu ne soutenait plus ses forces déjà diminuées; la dysenterie et le cholera apparurent. L'ambulance était en avant avec les bagages ; chaque médecin en tête de son régiment, ensorte que les malades qui de temps à autre sortaient des rangs, ne trouvaient ni médecin ni moyens de transport ; ou bien il fallait que les voitures d'ambulance quittant la ligne, attendissent ces malades forcés de marcher jusques là.

Je demandai à diverses reprises que l'on changeât un état de choses si vicieux ; les médecins de régiment ou de bataillon devaient suivre plutôt que précéder leur corps ; l'ambulance devait être à l'arrière-garde pour recueillir tous les malades à son passage, et en cas d'attaque pour être en mesure d'agir. Ces changemens paraissaient raisonnables ; en conséquence on me prédit qu'ils n'auraient pas lieu. Je doutai longtemps du succès de la prédiction; je finis par me convaincre.

Une occasion s'offrit où ces inconvéniens furent bien sentis. A la retraite de Bolincow, notre division était à l'arrière-garde ; un ordre supérieur m'enjoignit de partir à l'instant pour Varsovie avec l'ambulance. Nous avions fait environ une lieue, lorsque une vive canonnade se fit entendre sur nos derrières ; les Russes attaquaient l'arrière-garde. Entre des ordres précis de m'éloigner et le bruit du canon qui nous rappelait, j'hésitai, et j'envoyai au galop un vétéran demander de nouveaux ordres. Ils vinrent en effet comme nous désirions; nous rebroussâmes chemin de toute la vitesse de nos chevaux, et nous arrivâmes fort à propos pour opérer encore et emmener quelques blessés.

Pour concevoir l'opiniâtreté que l'on mettait à réléguer parmi les bagages les voitures de l'ambulance, il faut ajouter que l'on attachait une haute importance à la conservation du matériel de ces voitures et dire en quoi il consistait. C'étaient d'abord deux énormes carrosses, construits en poutres doublées de fer, d'une largeur supérieure à celle de tous les autres charrois. La caisse était suspendue, doublée de matelas, et d'une longueur assez grande pour qu'un homme

pût s'y étendre de son long. Deux malades entraient commodément dans l'intérieur; en cas de besoin on y en mettait quatre. Par devant et par derrière étaient des bancs, où s'asseyaient les vétérans de l'ambulance et les soldats moins grièvement blessés. Quatre chevaux avaient peine à tirer ce lourd marnage, dans les sables mobiles de la Pologne.

La pharmacie occupait une voiture entière, assez ingénieusement disposée. De chaque côté de la caisse principale, un volet soulevé laissait voir des tablettes où les boîtes et les bocaux étaient rangés comme dans une officine ordinaire. La caisse intérieure était divisée en deux; la portion postérieure s'ouvrait comme un secrétaire et offrait de même plusieurs grands tiroirs, renfermant tous les instrumens de pharmacie désirables. La portion antérieure servait de magasin.

Un énorme fourgon, ressemblant assez bien à une voiture à charbon, contenait le linge, les appareils, les instrumens, et par surcroit les sacs et le bagage des gens de l'ambulance. Une toile mince recouvrait le tout, et laissait pénétrer à chaque orage des torrens de pluie dans l'intérieur. Cinq mois de réclamations suffirent à peine pour obtenir une couverture en toile cirée. Enfin un cinquième fourgon, destiné aux fourrages, fermait la marche. C'est ainsi que se composaient la plupart des ambulances; elles portaient le titre d'ambulance incomplète. Pour les compléter on y joignait cinq autres fourgons, contenant tout ce qui était nécessaire à l'entretien d'un hôpital provisoire. Tant que l'on se battit et qu'il fut nécessaire d'avoir des hôpitaux provisoires, ces voitures demeurèrent à Varsovie; elles ne nous suivirent que lors de notre retraite en Prusse (1).

A chaque ambulance était attaché un commissaire pour les subsistances; le médecin divisionnaire, le médecin en chef de l'armée, le général divisionnaire, firent au moins dix réclamations pour obliger ce commissaire à suivre l'ambulance; il se cramponna à Varsovie et y tint bon, malgré toutes les réclamations.

Aussi, nos malheureux soldats étaient-ils doublement à plaindre lorsqu'ils étaient malades ou blessés. Au régiment, ils avaient leur ration, hors du régiment, rien d'assuré. Je recourais au général de la divisision, qui ne réussissait pas toujours à nous procurer même le pain nécessaire. Je fus obligé, une fois, d'expédier à Varsovie de Bozanow un convoi de blessés et de malades à jeun depuis 24 heures, et auxquels je ne pus pas même donner pour une journée d'alimens. En route, ils tâchèrent d'obtenir quelques secours dans les villages; ou bien, les moins malades allaient arracher des pommes de terre à chaque halte. Ils arrivèrent à Varsovie un soir, à 6 heures; croirait-on que, faute de quelques formalités, on laissa tout ce convoi à la porte de l'hôpital, sans couverture, sans alimens, jusqu'au

---

(1) J'insistai à diverses reprises pour échanger ces lourdes voitures d'ambulances contre un ou deux caissons légers, propres à franchir toutes les inégalités de terrain avec un grand avantage d'économie, de simplicité et de vitesse. J'offris même aux bureaux de santé la communication des plans des ambulances françaises, qu'il ne s'agissait pas sans doute d'imiter complètement, mais dont on pouvait approcher; il me fut répondu, avec dédain, qu'on n'en avait pas besoin.

lendemain matin? Par bonheur, M. Antomarchi faisant son inspection les fit alors entrer d'autorité; car les formalités n'étaient pas encore remplies.

L'Europe a admiré l'héroïque constance des soldats polonais; nous seuls peut-être, témoins et consolateurs de leurs maux, nous savons ce qu'ils ont eu à souffrir. Dans ces administrations à-demi russes, il y avait des hommes qui se jouaient de la vie de leurs semblables.

Dans les bivouacs prolongés, les malades devaient d'abord être traités par les médecins de régiment. Plus tard, on résolut de réunir tous ceux d'une division en un hôpital provisoire dont les médecins d'ambulance faisaient le service. Cette mesure était bonne en elle-même, surtout pour la régularisation des évacuations. L'absence des commissaires de vivres dans les ambulances contraignit de renvoyer à chaque régiment ses malades.

D'après ce qui a été dit, on a pu déjà prévoir le manque d'ensemble qui devait exister lors des grandes affaires. Quand un régiment donnait seul, tous les chirurgiens en arrière lui formaient une sorte d'ambulance de bataille; mais, quand un corps d'armée ou l'armée tout entière était en ligne, comme à Ostrolenka et à Varsovie, le service de santé n'était jamais complètement assuré. Ainsi, à Ostrolenka, les ambulances retirées en arrière reçurent les premières l'ordre de partir, au moment où leur présence était le plus nécessaire. Voici l'ordre dans lequel les chirurgiens devaient agir.

Chaque régiment gardait tous ses chirurgiens; les colonels, jaloux aussi de leur part d'autorité, n'auraient pas permis à un seul d'entr'eux de se détacher, même sur l'ordre du médecin divisionnaire. Ainsi se trouvait paralysée la majeure partie des ressources du personnel de la chirurgie; à la violente attaque de Varsovie, ces chirurgiens de régiment, placés sous le feu le plus nourri, n'avaient pas même le temps de voir les blessés qu'on se hâtait avec raison de transporter en lieu plus sûr. La plupart se trouvèrent donc dans une inaction pénible et presque complète, tandis que les ambulances étaient surchargées de blessés et n'avaient pas, à beaucoup près, assez de chirurgiens pour satisfaire aux exigences du moment.

Les médecins de division, pour la plupart isolés de leurs ambulances, sans aides et sans instrumens, demeuraient aussi malheureusement dans une inutilité complète; sur les ambulances seules se reportait presque entier tout le fardeau du service; encore n'en tirait-on pas tout le parti qu'on aurait pu.

Dès notre arrivée à la quatrième division, j'avais proposé et demandé avec instance au général Milberg de me laisser la direction de ce service; je voulais diviser en deux l'ambulance, poster en lieu sûr une partie des chirurgiens, pour disposer les appareils et attendre les blessés; les autres auraient parcouru le champ de bataille avec des brancardiers et des voitures, donnant les premiers soins indispensables et dirigeant tous les blessés vers l'ambulance stationnaire. Le besoin de brancardiers embrigadés se faisait déjà vivement sentir, et ils furent institués peu après. Mais nos demandes furent toujours rejetées; et, relégués bien loin en arrière des combattans, il nous fallait attendre des ordres qui, le plus souvent, ne venaient pas. Durant l'espèce de siége de Varsovie, l'ambulance se mit en mouvement plus de dix fois sans ordre, lassée d'en avoir attendu vaine-

ment les premiers jours. Et, dans les deux dernières journées qui décidèrent du sort de la Pologne, je courus en vain à l'état-major, au médecin en chef, au général divisionnaire ; je ne trouvai ni ordres, ni supérieurs nulle part ; ce fut alors que, pressés par le bruit toujours croissant de la canonnade, nous allâmes au point où l'on attaquait le plus vivement la division, à la fatale barrière de Jérusalem !

Telle est l'esquisse tracée à la hâte du triste tableau qu'offrit, dans cette campagne, la médecine militaire polonaise. Avec des hommes de courage, de patriotisme, et de talent, elle ne put jamais déployer toutes les ressources qu'elle semblait promettre, et remplir le rôle qui lui était donné. C'est que les mêmes causes qui perdirent l'armée et la nation réagissaient sur les institutions d'un ordre inférieur ; la jalousie des nationaux contre les étrangers, la jalousie des chefs indigènes, et une sorte de mauvais génie répandu dans presque toutes les administrations, qui semblaient regarder comme hostile la révolution et tout ce qui s'y rattachait. Qu'un médecin étranger proposât quelque réforme salutaire, on le taxait de brouillon. A la bataille d'Ostrolenka, il y eut une distribution de croix de l'ordre du Mérite-Militaire ; chose difficile à croire, elles furent toutes données à des médecins civils. A mesure que la catastrophe approchait, la malveillance était plus ouverte. Pendant qu'on se battait à Grochow, toutes les voitures de place avaient été mises en réquisition pour le transport des blessés ; à Varsovie, nous n'en eûmes pas une seule.

Et, comment les généraux, les ministres, les administrateurs patriotes, ne cherchaient-ils point un remède à toutes ces causes de désordre ? Comment ! c'est un grand mystère. A moins qu'on ne veuille l'expliquer par le caractère faible, léger, insouciant de cette nation si héroïque sur les champs de bataille, et se souvenir qu'ils ont un proverbe national qui n'a pu prendre naissance que chez eux : *L'anarchie soutient la Pologne.*

(*Extrait du* n. 6, *tome III*, *de la* Gazette médicale de Paris.)

IMPRIMERIE DE DEZAUCHE, FAUBOURG MONTMARTRE, N° 11.